



Le vernis à ongles peut être retiré. En revanche, le traitement avec des bloqueurs de puberté peut avoir des effets secondaires encore inconnus à long terme. Photos : Bárbara Tamura / Alexey Kuzma (Stocksy United)

Bettina Weber

Jusqu'en novembre dernier, Léa* (tous les noms ont été changés pour protéger les mineurs) n'avait pas montré qu'elle préférerait être un garçon. Elle n'insistait pas sur les cheveux courts et n'avait pas de préférence pour les pelleteuses. Pendant 14 ans, elle avait simplement été une fille - peut-être un peu obstinée, très douée en mathématiques et très sensible, mais son sexe féminin n'avait jamais été un problème. Jusqu'à l'hiver dernier. C'est alors qu'elle a annoncé à ses parents qu'elle était trans et qu'elle voulait désormais être appelée Léon.

Après quelques séances avec Léa, la psychiatre écrit dans un rapport (que ce journal a pu consulter) aux parents qu'il est "fortement indiqué" d'accéder à ce souhait. Lors d'un entretien à quatre, la spécialiste propose en outre de commencer rapidement à prendre des inhibiteurs de la puberté afin de permettre à Léa d'effectuer la transition souhaitée vers le statut d'homme.

L'auto-déclaration de la fille a suffi pour le diagnostic

Pour la mère, cela va beaucoup trop vite. Sandra H. ne parle pas de Léon lorsqu'elle évoque l'aîné de ses deux enfants, mais toujours de Léa. Elle dit

"Ma fille se débat, elle cherche, elle est en détresse, je le vois. Mais trans ? Non, elle ne l'est pas".

Il y a deux ans, Léa avait encore déclaré être lesbienne. Mais cela n'était pas pertinent pour la psychiatre. Pour son diagnostic, il suffisait que Léa se décrive comme trans. Aujourd'hui, Sandra H. craint qu'il n'y ait plus qu'une seule direction, les bloqueurs de puberté et un jour ou l'autre, les opérations suivront.

En Grande-Bretagne, en Suède et en Finlande, Léa n'aurait guère pu obtenir ces médicaments. Les trois pays ont récemment interdit la distribution de bloqueurs de puberté aux jeunes. Le célèbre institut suédois Karolinska a écrit qu'en raison du manque d'études à long terme, le risque n'était plus justifiable.

Action collective attendue de 1000 parents

La Grande-Bretagne est allée encore plus loin : le Tavistock Centre, la seule et la plus grande clinique spécialisée dans la dysphorie de genre (malaise dans son propre sexe) chez les enfants et les adolescents, sera fermé au printemps prochain - "pour des raisons de sécurité", ont indiqué les autorités. Cette semaine, on a appris qu'une action en justice était attendue, à laquelle pourraient participer jusqu'à 1000 mères et pères, parce que leurs enfants y avaient été traités avec des bloqueurs pubertaires.

Un rapport indépendant met en évidence des méthodes dévastatrices au Centre Tavistock. Selon le rapport d'enquête, des hormones ont été administrées à des enfants de dix ans à leur demande, bien que l'on ne sache pratiquement rien de l'effet de ces hormones sur le développement du jeune cerveau.

Le fait que cela ait été possible est également dû en grande partie au fait que les autorités ont fermé les yeux. Depuis des années, les collaborateurs de la clinique critiquaient le fait que les bloqueurs de puberté étaient prescrits trop rapidement. Mais ils s'en sont vantés, ont été chassés pour cause de prétendue transphobie ou ont démissionné d'eux-mêmes, frustrés.

Désormais, ces médicaments ne peuvent plus être administrés aux moins de 16 ans. En France aussi, l'Académie

Mieux vaut un fils vivant qu'une fille morte ?

Enfants trans En Grande-Bretagne, 1000 mères et pères veulent porter plainte, parce que leurs enfants ont été traités avec des bloqueurs de puberté. En Suisse aussi, les parents se sentent ignorés et mis sous pression par les professionnels.



Keira Bell s'est plainte en 2020 : à 16 ans, les hormones lui ont été prescrites trop facilement. photo Imago Images

Nationale de Médecine depuis l'année dernière pour les mêmes raisons.

Il n'est pas possible de savoir si des réflexions similaires sont en cours en Suisse, ni combien de bloqueurs d'hormones sont utilisés chez les jeunes. Les services responsables ne donnent aucune information ou s'excusent en invoquant des absences pour cause de vacances. Comme par exemple le service psychiatrique pour enfants et adolescents du canton de Zurich, qui est considéré comme le leader suisse dans le traitement des dysphories sexuelles. Par mesure de précaution, ils menacent même d'engager des poursuites judiciaires par l'intermédiaire d'une société d'avocats privée.

Les questions critiques ne sont pas les bienvenues sur le thème trans. Pourtant, il y aurait de quoi : rien qu'au cours des dix dernières années, le nombre de personnes se déclarant trans a énormément augmenté dans le monde occidental : les chiffres varient de 1500 pour cent (Suède) à 5000 pour cent (Grande-Bretagne). Si d'autres domaines enregistraient une croissance aussi immense, une large discussion permettrait d'aller au fond des choses.

Celui qui pose des questions critiques est vite considéré comme transphobe

Il est en outre frappant de constater qu'autrefois, la dysphorie de genre touchait surtout les garçons, mais que la situation a complètement changé : Aujourd'hui, ce sont 70 pour cent de filles qui considèrent que le sexe biologique et le sexe ressenti ne coïncident pas. Et tout comme Léa, la plupart d'entre elles ne se révèlent pas dès le jardin d'enfants, mais seulement à la puberté.

Sous la pression de l'Association pour une approche modérée des questions de genre chez les adolescents (AMQG), une association de parents concernés qui compte également des juristes, des médecins et des enseignants, l'Office fédéral de la statistique a recensé les chiffres des opérations.

Une tendance claire se dessine dans la catégorie "féminin vers masculin" : entre 2018 et 2020, neuf filles âgées de 10 à 14 ans ont subi une ablation chirurgicale des seins. Chez les 15-19 ans, le nombre

d'amputations a presque triplé au cours de la même période, passant de 15 à 43. Chez les 20-24 ans, on constate un doublement, de 32 à 64. Quiconque souhaite aborder ces augmentations sensibles est rapidement considéré comme "transphobe" et combattu. Comme par exemple la journaliste américaine Abigail Shrier, qui s'est penchée de manière critique sur le phénomène en 2021, et dont le livre "Irreversible Damage" a d'abord été boycotté par Amazon sous la pression du lobby trans.

Une nouvelle forme de la haine de soi des femmes ?

D'autres femmes qui se permettent de se demander si cette tendance des jeunes filles à vouloir devenir des hommes pourrait être à l'origine d'une nouvelle forme de querelle avec le corps, courante à la puberté, ou d'une nouvelle forme de haine de soi chez les femmes - à l'instar des automutilations ou de l'anorexie bien connues - sont également traitées de Terf ("Transexclusionary radical feminist") ou menacées de viol par des femmes trans : "Terfs can suck my huge trans cock".

Le fait que des spécialistes de renommée internationale se posent également de plus en plus de questions ne joue aucun rôle dans ces attaques.

Les attaques ne tiennent pas compte du fait que les personnes trans se posent de plus en plus de questions. Les émotions peuvent être compréhensibles au vu de la longue stigmatisation des personnes trans, mais elles ne sont pas utiles. Le risque est grand de nuire à ceux que l'on prétend aider.

De nombreux facteurs ont été ignorés dans le traitement

Selon le rapport sur le Tavistock Centre britannique, il est par exemple de plus en plus évident que parmi les filles atteintes de dysphorie de genre, on trouve un nombre disproportionné de filles souffrant de traumatismes, ayant subi des abus sexuels et issues du spectre de l'autisme.

Mais ces facteurs n'étaient pas pris en compte dans les traitements, car l'approche transaffirmative était obligatoire. En d'autres termes, l'auto-déclaration des enfants et des adolescents ne devait pas être remise en question, car elle était déjà considérée comme transphobe.

En Grande-Bretagne, l'examen des enfants et des adolescents qui déclarent être trans doit impérativement être effectué de manière "globale" - toutes les autres raisons possibles de leur détresse psychique doivent donc être prises en compte. En Suisse, la Société suisse de psychiatrie et psychothérapie d'enfants et d'adolescents (SSPPEA) écrit que le diagnostic et le traitement doivent être effectués "de manière globale" et que différentes disciplines spécialisées y sont toujours associées.

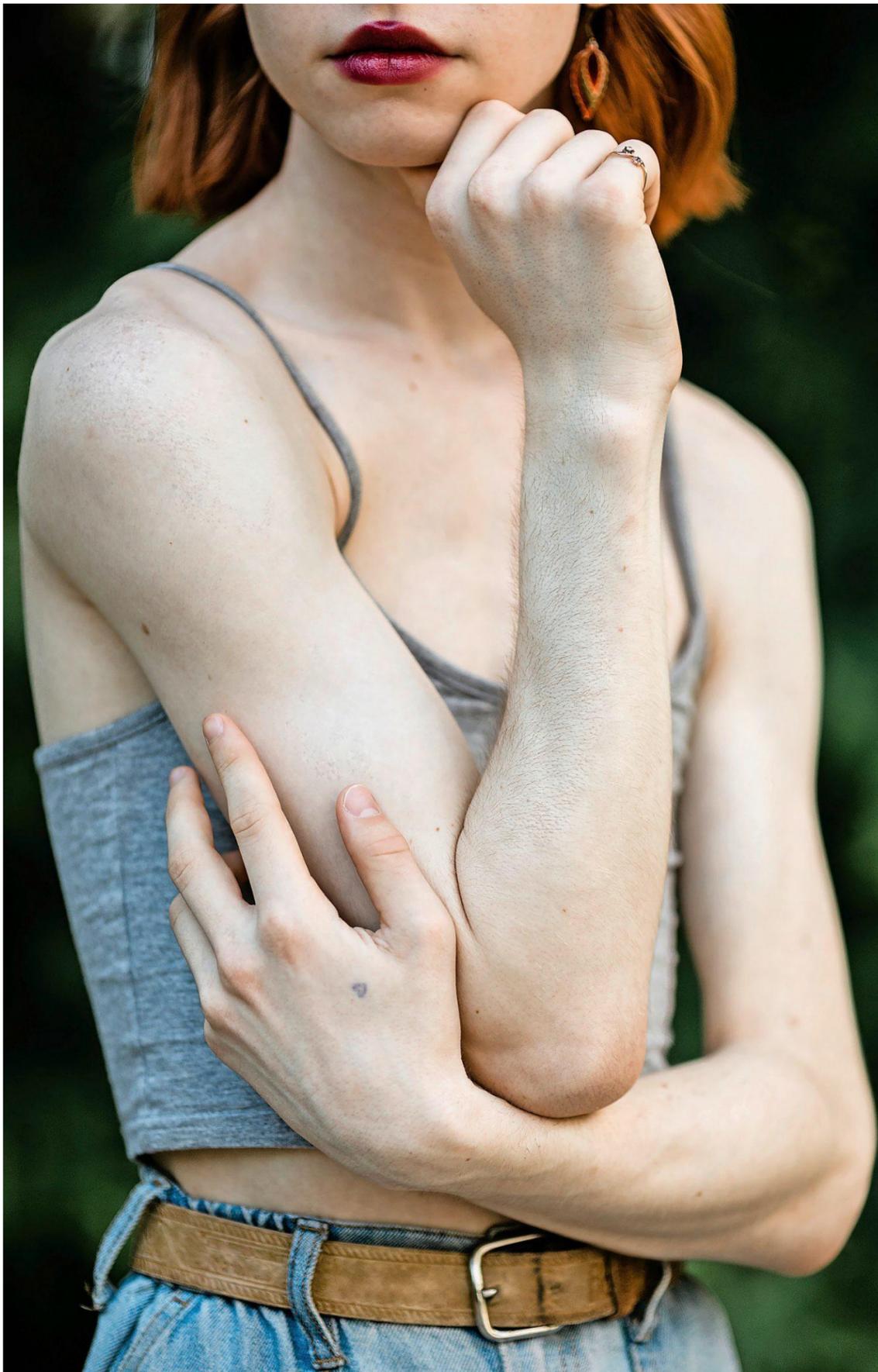
De nombreux parents restent toutefois sceptiques. Par exemple Isabelle Ferrari, cofondatrice de l'AMQG. Elle dit : "Si les spécialistes sont tous transaffirmatifs, toute l'interdisciplinarité ne sert à rien". Ses expériences et les réactions au sein de l'association montrent que le manque d'objectivité est également un problème en Suisse. "Nous souhaitons tout simplement que les enfants soient examinés sur des bases scientifiques et non sur la base d'une idéologie", déclare Ferrari. Car celle-ci va à l'encontre du principe de base de la médecine.

Des hormones sans effets secondaires ?

C'est aussi le souhait de Sandra H. Elle veut ce qu'il y a de mieux pour sa fille, elle veut faire tout ce qu'il faut pour que Léa soit heureuse - mais que faire quand, après quelques séances, la psychiatre recommande quelque chose qu'elle ne peut pas comprendre en tant que mère, alors que personne ne connaît sa fille aussi bien qu'elle ?

Sandra H. a longtemps travaillé dans le domaine des soins - Elle a trouvé irritant que l'on explique en détail les avantages d'un traitement hormonal, mais que l'on ne parle pas des effets secondaires. Et ce qui la préoccupe le plus : N'y a-t-il pas une grande différence entre le désir d'avoir le sexe opposé dès la petite enfance et celui qui se manifeste à la puberté ?

La psychiatre n'a pas accepté la contradiction, ni le doute, elle a plutôt accéléré le rythme et prévenu que tout retard ferait du mal à Léa - et augmenterait ses tendances suicidaires, raconte Sandra H. Elle a vécu cela comme un "coup de massue émotionnel", et elle n'est pas la seule à avoir cette impression. Le "New York Times Magazine" a récemment décrit, dans un article critique sur le



Les adolescents en pleine puberté sont-ils capables d'évaluer les conséquences de leurs décisions ? Ou faut-il les protéger ?

phénomène trans, comment les parents se sentent mis sous pression par les spécialistes. Ils entendent souvent la phrase suivante : "Vous préférez avoir un fils vivant plutôt qu'une fille morte".

En effet, le taux de suicide chez les personnes trans est effroyablement élevé. Mais, écrit le "New York Times Magazine", presque personne ne dit aux parents qu'ils resteront élevés pendant et même après l'harmonisation des sexes.

Sandra H. a certes du mal à contredire le psychiatre de Léa, elle ne veut pas se mettre en travers des désirs de sa fille. Mais la mère se sent encore plus responsable : "Lea n'a que 14 ans, elle est en pleine puberté", dit-elle. "Comment peut-elle maintenant prendre des décisions qui vont changer toute sa vie et sur lesquelles elle ne pourra plus revenir ?" Elle demande : "Que se passera-t-il dans cinq ans, lorsque Léa se rendra compte qu'elle n'est pas trans ?

Mais si elle dispose alors d'un corps abîmé, ne peut plus avoir d'enfants, voire que sa sexualité est touchée - cela ne rend-il pas également suicidaire ?

Alors où est-elle, la doctoresse qui veut maintenant traiter ma fille avec des hormones ?"

Amputée des seins à 20 ans, elle regrette à 25 ans

De tels cas existent déjà en Grande-Bretagne. Keira Bell avait 16 ans lorsqu'on lui a

administré des bloqueurs d'hormones au Tavistock

Centre, puis de la testostérone. A 20 ans, on lui a retiré les seins. Cinq ans plus tard, elle s'est sentie malheureuse dans son nouveau sexe et a porté plainte contre la clinique : Les spécialistes n'auraient pas suffisamment respecté leur devoir de diligence. elle n'aurait pas été en mesure à l'adolescence d'évaluer les conséquences de leurs décisions, on aurait dû mieux la protéger de conséquences si importantes.

Aujourd'hui, Keira Bell vit à nouveau en tant que femme, le processus s'appelle "detransitioning". Ce qui restera, c'est un corps abîmé avec des seins arrachés. Les enfants qu'elle ne pourra jamais avoir. On ne sait pas combien d'autres sont dans le même cas qu'elle. Le Tavistock Centre n'a recueilli aucune donnée à long terme. Sur les milliers d'enfants et d'adolescents traités, on ne sait pas ce que sera leur vie dans leur nouveau corps.

Quand Tonino A.* entend ces histoires, il se sent mal à l'aise. Sa fille Romy* s'est elle aussi déclarée trans à l'âge de 15 ans et voulait être appelée Roy, alors qu'un an auparavant, elle avait déclaré être bisexuelle. Tonino A. vit dans une autre partie de la Suisse que Sandra H., ne connaît pas et n'est pas membre de l'association AMQG. Pourtant, ce qu'il raconte est très similaire.

Il est manager culturel, sa femme travaille dans le social, ils évoluent dans un milieu alternatif, que leurs deux enfants soient non-binaires, homos, asexuels ou trans. leur importe

peu, comme il le dit. Mais jamais ils n'auraient cru possible ce qui s'est passé ensuite lors du premier entretien à quatre avec le psychiatre recommandé par le pédiatre.

Au bout d'exactement 15 minutes", raconte Tonino A., "les termes "hormones" et "adaptation au sexe" ont été évoqués pour la première fois. Notre enfant avait 15 ans !" Le psychiatre leur a montré des photos de femmes transgenres qui avaient subi une opération de réassignation sexuelle.

"Comme si j'avais affaire à une secte".

Le psychiatre a également dit qu'il n'y avait "pas de problème" à amputer les seins, mais qu'il "laisserait tomber la zone génitale, ça ne se passe jamais bien". Sa femme et lui sont rentrés choqués après l'entretien,

Comme Sandra H., tout est allé beaucoup trop vite pour lui. Il s'est senti conseillé de manière trop unilatérale, trop peu écouté et laissé seul. Lorsqu'il a pris contact de sa propre initiative avec un centre de conseil, il s'est senti à nouveau incompris et "poussé dans le coin

des transphobes à chaque fois qu'on insistait".

"J'avais l'impression d'avoir affaire à une secte", raconte Tonino A. Par peur de perdre son fils trans, il a accepté contre son gré beaucoup de choses recommandées par le psychiatre : "J'avais une peur panique que Roy ne rompe le contact".

Les doutes ne grandissent pas seulement en Grande-Bretagne, dans les pays scandinaves ou en France, mais aussi dans les milieux de gauche qui se sont montrés très activistes jusqu'à présent. Après le "New York Times Magazine", le journal de gauche allemand TAZ a également publié la semaine dernière un texte dans lequel on peut lire : "Tant que tout ce qui ne convient pas aux activistes sera 'phobique', les choses ne s'arrangeront pas".

"Avant, la procédure était longue et humiliante".

La TAZ est favorable à la loi dite d'autodétermination, grâce à laquelle un changement de sexe devrait également pouvoir être effectué en Allemagne de manière non bureaucratique auprès de l'office de l'état civil - comme cela est possible en Suisse depuis le début de l'année. Mais même le journal de gauche exige désormais que cela s'accompagne obligatoirement d'une interdiction des bloqueurs de puberté pour les mineurs.

Mme Nadia Brönimann qui est trans trouve que c'est une bonne solution. Elle met en garde depuis longtemps contre l'utilisation trop précoce des médicaments, ce qui lui vaut l'hostilité des milieux concernés. Malgré tout, elle persiste : "C'est quand même fou de suggérer aux jeunes que tous leurs problèmes seront résolus exclusivement par la chimie". Bröni mann elle-même ne sait que trop bien que ce n'est pas le cas. Chez elle, les effets à long terme de l'hormonothérapie, qui dure maintenant depuis 28 ans, se font sentir.

La possibilité de changer de sexe sans formalités administratives est importante. Avant, la procédure était longue et humiliante, car il fallait apporter la preuve de l'adaptation physique au sexe opposé", explique Brönimann. Si le changement de prénom suffit pour être mal reconnu dans le sexe souhaité - ce qui est très important sur le plan psychique -, des médicaments sont nécessaires.

Tonino A. a lui aussi accompagné sa fille à l'état civil il y a trois mois - et est revenu à la maison avec un fils. Dans sa commune, personne n'avait jamais changé de sexe ; l'officier d'état civil était aussi excité que le père et le fils. Ils sont ensuite allés manger un hamburger.

Le fait que Roy soit désormais un Roy quasiment reconnu par l'Etat a apporté un grand calme, dit Tonino A. Son fils a interrompu la thérapie de son propre chef ; le psychiatre n'en a pas informé les parents, qui l'ont appris par hasard.

Roy ne veut pas prendre de médicaments, il a décidé de ne pas le faire. Il noue ses seins et continue d'avoir ses règles ; il se change seul pour la gymnastique, en classe il se joint aux garçons. Ses camarades n'y voient aucun inconvénient.